VUES
DE
TOLÉRANCE
ET
D'UNION,
proposées par un CITOYEN.

Medio tutissimus ibis.


BIBLIOTHEQUE E. LEYMARIE

BIBLIOTHEQUE E. LEYMARIE

FRC 9079

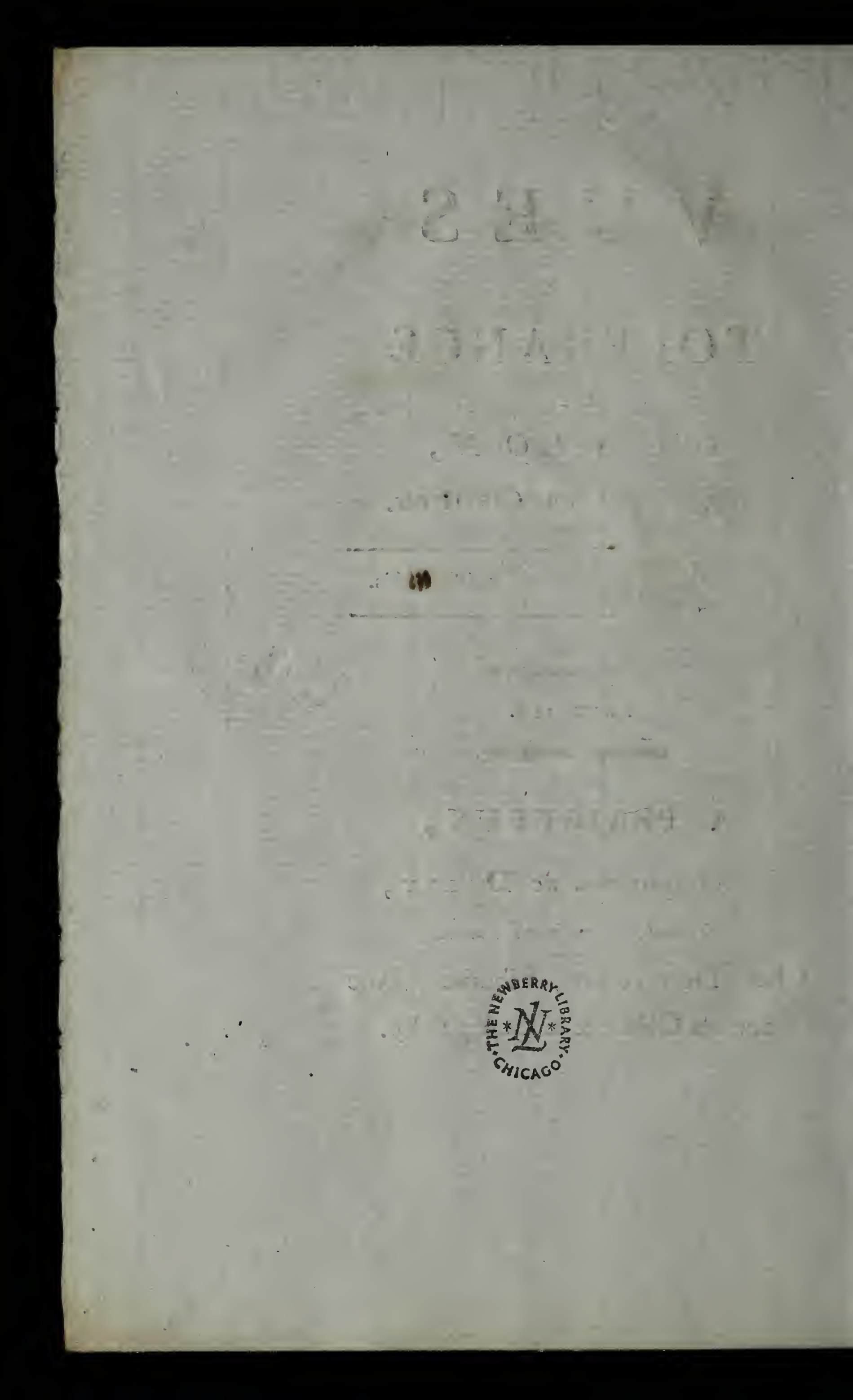
PRIX 12 ſ.

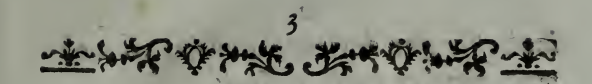
A PÉRIGUEUX,

De l'Imprimerie de DALVY,

& se vend, au profit des Pauvres,

Chez DUBREUILH, Libraire, Rue entre la Clôtre & le Coder 1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO



AVERTISSEMENT.

CE Discours prononcé dans une Assemblée des trois Ordres (a), a paru respirer l'amour du bien public.

L'Auteur, en encourageant les bons Citoyens, en désarmant le fanatisme, & en substituant à une licence dangereuse, un sentiment véritablement patriotique, a éprouvé une satisfaction profonde & pure.

Il a vu, surtout, avec bien de l'émotion, que des Citoyens d'un caractere ferme, honoroient son intention de quelques larmes.

Comme il ne cherchoit point à être admiré par de belles phrases, mais à

(a) Le 31 Juillet 1789, dans l'Eglise de St Silain, à Périgueux.

intéreſſer par des choſes vraies; il a obtenu tout ce qu'il deſiroit.

Il croit néanmoins devoir modifier ici quelques expreſſions, dont le laconiſme, la préciſion & la hardieſſe n'ont pas été univerſellement approuvés.

On a entendu & on lira cette phraſe: Nous ſommes tous égaux. *L'Auteur convient avec les eſprits ſages que l'idée eſt fauſſe, ſi on l'applique à une égalité abſolue.*

Les hommes ne ſont égaux, ni par la nature, qui a très-inegalement réparti, la force, la beauté, le génie; ni par les inſtitutions ſociales, où la diſtinction de grades, de dignités & de pouvoir eſt d'une néceſſité rigoureuſe; mais elle eſt vraie, en ce ſens, que chez un peuple nouveau, ou qui régénère ſes Lois, tous les Citoyens ont un droit égal à arriver aux diſtinctions & aux dignités par le talent, le courage & la vertu.

VUES

DE TOLÉRANCE ET [redacted] union.

PÉNÉTRÉ d'un ſentiment de bienveillance & de paix, qui embraſſe à la fois les Citoyens de tous les Ordres, j'adreſſe la parole à tous les Rangs, à toutes les Conditions, à tous les Caractères; je voudrois que ma voix, rapide & forte, pût d'une extrêmité du Royaume à l'autre, frapper l'oreille de chaque Citoyen, & ma conſcience m'aſſure que le dernier de ces infortunés que couvre le Chaume, & le plus faſtueux des Ariſtocrates, qui habitent ſous les lambris dorés, appercevroient également dans mes diſcours, l'amour pur & ſacré de la Patrie, & le deſir de cette union inaltérable, qui fait le bonheur des hommes, & la proſpérité des Etats.

Nous ſommes tous égaux.

Voilà Citoyens, voilà ce cri de la nature, que l'injuſtice & l'oppreſſion avoient étouffé pendant des ſiècles, & qui ſe ranime aujourd'hui, avec ce courage de l'homme libre, dont le deſpotiſme a courbé la tête, ſans pouvoir éteindre dans ſon cœur le ſentiment de ſa Nobleſſe & de ſa Fierté primitives.

Lorſqu'un peuple entier s'occupe de la régénération d'un Gouvernement, corrompu longtems par la dépravation des principes, plus encore que par la dépravation des mœurs, cette éternelle vérité doit être la baſe de tous les Diſcours : elle doit retentir dans les Aſſemblées, être gravée ſur les monumens.

Je ne viens donc pas l'affoiblir dans vos cœurs, je veux, au contraire, qu'elle dirige toutes vos actions, & je demande comme vous, avec la fermeté d'un Citoyen, que toute Loi dont elle ne ſera pas le principe, ſoit effacée de nos Codes.

Mais ſi en réuniſſant la modération à la force, les vertus ſociales aux vertus guerrieres, l'humanité au patriotiſme, vous trouvez le moyen de vous rendre illuſtres & heureux, ne préférerez-vous pas ces actes de ſageſſe à des mouvemens impétueux, excités, j'en conviens, par des reſſentimens trop juſtes, mais qui, par cela même, pourroient porter trop loin vos ames ardentes & courageuſes.

Craignons de confondre l'innocent avec le coupable; n'imitons pas l'injuſtice de nos perſécuteurs.

J'ai vu, comme vous, des Miniſtres de l'Evangile profaner les ſaintes Loix dont ils étoient dépoſitaires, & ne reſpirer que pour la tyrannie & l'oppreſſion.

J'ai vu pluſieurs Chefs de nos Armées menacer le Peuple de ces mêmes armes dont le Peuple les avoit décorés.

Mais j'ai vu auſſi des Guerriers philoſophes, de grands & ſages Magiſtrats; j'ai vu dans toutes les claſſes des Citoyens vertueux : rendons hommage

à la vertu par tout où elle se trouve!

Si une fatale expérience nous a autorisés à considérer un moment l'Ordre de la Haute-Noblesse, celle qui siége autour du Trône, comme une Classe ennemie, aujourd'hui que la force qui résidoit dans ses mains oppressives est passée dans nos mains, n'en fesons pas l'usage qu'elle sembloit vouloir en faire. A une fermeté inébranlable, réunissons constamment la justice & la modération.

Nous serions injustes, ô Citoyens, si nous fesions une proscription universelle de ceux-là même qui sembloient vouloir nous opprimer. Le chemin de la vertu ne doit pas être interdit à celui qui par des conseils perfides, ou par imprudence, ou par témérité, s'est égaré dans de fausses routes; dès que le voile tombe de ses yeux, dès qu'il recule à l'aspect du précipice, hâtons-nous de lui donner un secours fraternel; soyons pour lui un guide fidèle, un appui sûr.

Vous connoiſſez, ô mes Concitoyens, mes principes & mon cœur, vous ſavez que nul homme ne fut jamais plus que moi ardent ami de la liberté & ne voua jamais au deſpotiſme une haine plus profonde.

Si l'indulgence que j'annonce, pouvoit affoiblir dans vos eſprits le caractère ſous lequel je me ſuis montré juſqu'à ce moment, me voici prêt à vous donner toutes les preuves que vous exigerez de la pureté de mes vues ? Ma vie eſt à vous. Je l'ai conſacrée au ſoutien de la Patrie.

Mais je veux que dans ce mouvement univerſel de courage, de raiſon & de liberté, vous donniez l'exemple des plus hautes vertus. Je veux qu'oubliant les paſſions particulieres, vous ranimiez perpétuellement votre attention ſur les grands motifs de l'intérêt public.

Vous le ſavez, Citoyens, chaque famille, eſt l'image de la Patrie. Chacun de vous a connu les doux ſentimens

de la piété filiale, de l'amour fraternel : Répondez-moi. Priveriez-vous à jamais de votre affection celui de vos freres que l'abus de quelques distinctions auroit rendu coupable, & qui viendroit reconnoître & réparer ses torts ?

» Vous me proscrivez, diroit-il, » parce que j'ai paru un moment, vouloir m'élever au-dessus de vous.

» Pardonnez quelques égaremens à » la force invincible de l'opinion......

» Voyez, sur toute la surface de la » terre, l'empire des préjugés & de » l'éducation (*a*). Voyez ces Peu» ples avilis sous le joug du despo» tisme. Le tems & l'usage ont effa» cé de leurs cœurs, l'empreinte de » la liberté ; ils croient que la nature » les a faits pour être Esclaves, & la

(*a*) Les préjugés, dit Bacon, sont autant de spectres & de phantômes qu'un mauvais génie envoya sur la terre pour tourmenter les hommes..... Ils ne cédent qu'à la force de l'âge & de la raison.

» condition de leurs Tyrans eſt ſi ex-
» ceſſivement, ſi prodigieuſement éle-
» vée que ces derniers ne conſentent
» à les regarder comme des hommes,
» que parce qu'ils ſe croient réellement
» des Dieux.

» Voyez au milieu, même, des Na-
» tions civiliſées, les ſuites funeſtes de
» l'eſprit de corps. Tel Citoyen a des
» mœurs douces & ſociales; il connoît
» comme vous ce qui eſt juſte & hon-
» nête, il aime la vertu, il la pratique
» dans la ſociété; mais dès qu'on ſe
» permet d'agiter les privilèges de ſon
» Ordre, ſa raiſon l'abandonne, ſa
» vertu ſe trouve impuiſſante; & ſi
» ſes principes ſont encore aſsès purs
» pour que ſon opinion ne ſoit pas
» entierement ſubjuguée, il ſe borne à
» gémir en ſecret.

» La nature m'avoit donné un cœur
» pour vous aimer, pour me lier per-
» pétuellement à vous. L'orgueil dont
» j'ai été nourri dès le berceau m'a
» égaré; mais un rayon de lumiere,

» descendu du Ciel, est venu éclairer » ma raison & purifier mon cœur. Je » ne veux plus d'autres distinctions que » celles que vous accorderez au méri- » te, dans un réglement de famille où » présideront la sagesse & la liberté.

» Si dès ce moment, vous ne me » jugez pas digne de la premiere pla- » ce, confiez-moi le poste le plus pé- » nible, le moins distingué; je suis sa- » tisfait & heureux, pourvu que je vi- » ve, que je combatte au milieu de » vous ».

O braves & sensibles Citoyens, quel est celui qui pourroit, malgré ce dis- cours, rejetter son frere & l'écarter impitoyablement du sein de sa fa- mille.

Mais si vos cœurs généreux craignent de blesser injustement un de vos fre- res, vous devez craindre également de blesser un de vos Concitoyens.

De quelque Ordre, de quelque rang qu'il soit, dès qu'il se présente avec ce signe d'union, que la beauté a façonné

pour le courage, avec ce ſigne où vous voyez briller, à la fois, le bleu céleſte, image de la pureté & de l'élevation de ſon ame, l'éclatante blancheur du lys, qui vous annonce ſa régénération, & la couleur vive & vermeille de la roſe, emblême de l'ardeur impétueuſe de ſes ſentimens, vous devez le regarder comme un Citoyen nouveau, le recevoir comme un frere & l'honorer comme un ami.

Juſqu'à ce moment, Citoyens, je ne vous ai parlé que de ceux de nos Compatriotes, qui ſembloient avoir abandonné les étendars de la Patrie & ſéparé leurs intérêts des intérêts de l'Etat, de ceux qui avec une ame honnête, n'avoient eu, ni aſſez de courage pour vaincre entiérement la force de l'habitude, ni aſsès de lumieres pour ſurmonter les préjugés de l'éducation.

Mais ſi ces Guerriers illuſtres, dont nous avons admiré les diſcours & dont nous admirons aujourd'hui les Actes

patriotiques, paroiſſoient tout-à-coup au milieu de cette aſſemblée, attendrions-nous qu'ils vinſſent nous demander des récompenſes? Les Layette, les Larochefoucault, les Clermont-Tonnere, les Mirabeau, les Lallytolendal, ne vous paroîtroient-ils pas plus grands, plus dignes d'éloges, par céla même qu'ils tenoient à un Ordre privilégié, & qu'ils n'ont conſidéré que les Droits de l'Homme, les Droits de la Nation.

Ces vertueux Citoyens voient aujourd'hui ceindre leurs fronts de Couronnes immortelles, ils jouiſſent avec délices, de tranſports d'une Ville immenſe dont la gloire efface à jamais celle de Rome & d'Athènes: les plus brillantes Académies, les plus beaux eſprits de l'univers travaillent à leur Apothéoſe.

Je n'entreprendrai point de les louer, je craindrois de ternir l'éclat qui les environne. Mais je vous parlerai, Citoyens, des braves & géné-

reux Chevaliers de cette Province ; qui ont ſoutenu ſi ardemment la cauſe commune, qui ont pleuré ſur les maux du Peuple, qui verſent aujourd'hui ſur ſa régénération des larmes de joie, & qui préfèrent à tous les Titres, le Titre de *bon Citoyen.*

Quel eſt celui de vous qui n'a pas admiré ce jeune Officier (*a*), qui, ſupérieur à toutes les vues d'ambition, & s'immolant pour le bien public, a eu le courage de s'élever contre les prétentions de ſon Ordre, & a ſû allier avec ſa fermeté, tant de ſageſſe, de décence & de modération, que ceux même qui attaquoient ſon opinion avec le plus d'aigreur, ſe ſont vus forcés de reſpecter ſes Vertus ?

Ce digne Patriote a déja reçu une récompenſe bien douce par le ſuffrage & les éloges de tous les gens de bien, par celui de ſes trois freres philoſophes & guerriers, & par la joie

(*a*) M. le Chevalier de Beaupuy.

de ſa mère, qui, comme les nobles Spartiates, mêle avec les vertus de ſon ſexe le zèle de la patrie *(a)*.

Nous ſavons tous qu'un grand nombre de Citoyens, du même Ordre, ont penſé comme lui, qu'ils ont généreuſement exprimé leur penſée; & que ſans une influence fatale, émanée de la Cour, la délibération de l'Ordre eut reſpiré l'amour de la Patrie.

Ne vous effrayez donc plus, Citoyens, de ces monumens du joug féodal, que vous trouverez épars dans nos campagnes : ces Donjons ces Châteaux, formidables autrefois, ſervent d'aſile aujourdhui à des amis de la liberté, à des hommes qui déteſtent, comme nous, la violence & la tyrannie.

(*a*) Voici ce que cette Mere reſpectable vient d'écrire à un Citoyen.

» Les nouvelles du dernier Courrier répan-
» dent la jôie par tout. En vérité, je ſuis trop
» flattée d'être Françoiſe. Quelle Nation! Tou-
» tes celles de l'Univers vont lui porter envie,
» *Mes enfans ſont au comble de la joie.* »

Nous méfierons-nous de leurs vertus, parce qu'ils tiennent à une classe dont quelques membres se sont montrés nos ennemis?

Que dis-je, nous méfier! ô Citoyens : vos cœurs magnanimes sentent vivement les grandes actions, & sont faits pour les honorer.

Ce n'est pas seulement de la confiance que nous devons à ces Patriotes, qui, pour le bien de la chose publique, ont sacrifié leur intérêt personnel : si la plus pénible, la plus glorieuse victoire est celle qu'on remporte sur soi-même, nous leur devons des récompenses & des honneurs.

Ne souffrons pas, dans ces jours de gloire, qu'il y ait des Citoyens plus généreux que les Citoyens des Communes.

N'attendons pas que la vertu vienne nous demander une place : empressons-nous d'aller la chercher; apportons-lui des fleurs & des Couronnes; fesons retentir à ses oreilles

cès brillantes Fanfares qui célèbrent nos triomphes : qu'une douce mélodie ſoit l'emblême de l'union des cœurs. Portons de toutes parts cette délicieuſe yvreſſe, ce délire immortel que produit le charme de la liberté.

O Citoyens, que je périſſe mille fois, plutôt que de vous livrer ici à une ſécurité ou à une moleſſe funeſtes.

Je vous exhorte à vous montrer conſtamment, juſqu'à l'entière régénération de nos Loix, fermes & courageux; mais ne rougiſſez pas d'imiter cette République fameuſe, qui, quoique la plus brave de la terre, ne combattit jamais que pour *défendre* ſes foyers & ſa liberté.

Encourageons les Vertus guerrieres, ſoutiens de la patrie; mais craignons d'oublier ou d'affoiblir les vertus ſociales, ſoutien de l'humanité.

Ces grands principes, ô Citoyens, épureront les mœurs; la pureté des mœurs ſoutiendra la vigueur des Lois.

Et tous les peuples voiſins s'écrieront

de concert : *le Royaume des François n'offre plus qu'une ſeule famille.*

Ne craignez donc pas, valeureux Chevaliers, que le luſtre que vous ont mérité vos Ayeux, ſoit aujourd'hui un Titre d'excluſion dans nos Délibérations Nationales. Je jure pour tous mes Compatriotes, que le même ſentiment qui a produit contre l'abus de la puiſſance, cette inſurrection univerſelle, tombeau de la tyrannie & triomphe éternel de la liberté, rend un pur hommage à vos vertus patriotiques, & que nous ne croirons avoir atteint le bonheur que lorſque nous verrons au milieu de nous, les bons Citoyens de tous les Ordres.

Ne regretez pas de chimériques honneurs, vos Concitoyens ſeront rapprochés de vous, mais vous n'en ſerez que plus grands; les diſtinctions ſeront modifiées & reſtreintes, mais elles ſeront plus précieuſes & plus éclatantes, puiſqu'on ne les accordera qu'au mérite & à la vertu; vos Maiſons ſeront

plus modeſtes, mais en préſentant moins de faſte, elles offriront plus de bonheur.

Et vous, mes dignes Compagnons, vertueux & fermes, ſoutiens des Communes, Artiſtes, Manufacturiers, Marchands, Ouvriers de toutes les Claſſes, vous dont les travaux dévancent le lever du ſoleil, & qui long-tems après ſa courſe, vous fatiguez encore, pour fournir au luxe de vos Concitoyens : précieux Laboureurs, qui ſillonez la terre, avec tant de patience & d'ardeur, vous, qui à la ſueur de vos frons, la rendez féconde, pour glaner, à peine ſur les fruis que vos mains ont cultivés, raſſurez-vous. La Nation aſſemblée veut que vos maiſons ſoient embellies, que vous y ſoyez déſormais riches & heureux, que vous laiſſiez à vos enfants le bonheur & la liberté.

O Citoyens, tout reſpire aujourd'hui l'amour de l'ordre, tous les droits qui offenſoient la nature vont être

détruits, ne vous occupez donc plus que de chants d'Allégreſſe.

Béniſſez le Siècle où nous vivons, comme le plus beau de la Monarchie, répétez ſans ceſſe dans les Villes & dans les Campagnes, faites chanter à vos enfans & gravez en lettres d'or ces expreſſions de reconnoiſſance & de joie : *Vive Louis XVI, le plus Illuſtre & le plus Cheri de nos Rois. Vive* NECKER, *le plus ſage & le plus grand des Miniſtres. Vive la Glorieuſe Chambre des Communes. Vivent à jamais les bons Citoyens de toutes les Claſſes, qui foulant aux pieds l'intérêt perſonnel, ſe ſont généreuſement dévoués à la défenſe & au ſalut de la Patrie.*

833